

TROUBADOURS DE BABEL

Par [Ève Beauvallet](#) — 1 novembre 2018 à 17:06

Créé en 2017, l'Atelier des artistes en exil accompagne plasticiens, musiciens ou cinéastes sans distinction de discipline ou de nationalité. La structure, qui attire déjà célébrités et institutions, espère gagner en visibilité en lançant ce vendredi la deuxième édition de son festival.



Dans l'atelier du peintre libanais Mahmoud Halabi, qui a longtemps vécu en Syrie. En bas, une répétition avec dix danseurs d'origines palestinienne, syrienne, guinéenne, égyptienne, congolaise, ukrainienne, ivoirienne et malienne. Photo Christophe Maout

Le plancher de danse sur lequel on marche a été donné par la célèbre chorégraphe Carolyn Carlson. Plus loin, au fond du couloir, ce piano à queue sur lequel répétera tout à l'heure le Lamma Orchestra, un groupe de musiciens aux nationalités multiples emmené par le compositeur soudanais Ghandi Adam, est le cadeau d'un particulier. D'une manière générale, l'essentiel du mobilier et du matériel de travail, ici, a été trouvé ou offert : le canapé sur lequel se présente Mohamed Nour Wana,

écrivain soudanais passé par le Tchad et activiste en Libye, la chaise de bureau sur laquelle est reçu aujourd'hui Soulay Thianguel, satiriste et metteur en scène guinéen installé à Lyon, la vaisselle dans laquelle un cabarettiste égyptien, une danseuse contemporaine syrienne ou un Ethiopien spécialiste des danses folkloriques ukrainiennes partagent leur «pause goûter» avant de reprendre les répétitions avec le chorégraphe Thierry Thieû Niang. Mais aussi - et leur flamboyance tranche avec la modestie des lieux -, ces ordinateurs Mac que l'on distingue dans les bureaux : un don d'Apple, à hauteur de 20 000 euros.

Tim Cook et Gus VAn Sant

La semaine dernière, on pouvait d'ailleurs croiser Tim Cook, le PDG de l'entreprise, dans les couloirs de cet ancien centre de formation de la rue des Poissonniers, à Paris (XVIII^e), mis à disposition par Emmaüs Solidarités. *«Ben ouais, Tim Cook...»* Un sourire interloqué traverse en chœur leurs deux visages en repensant à la scène. Il y a énormément de rencontres qu'Ariel Cypel et Judith Depaule ne s'attendaient pas à faire, en lançant l'an passé l'Atelier des artistes en exil (aa-e)... Ils ont quand même écarquillé les yeux quand on leur a annoncé la visite du patron d'Apple en personne. *«C'était formel, à l'américaine, mais il a vraiment pris le temps d'écouter les trajectoires des artistes que nous accompagnons, nous a assuré de son soutien, a tweeté après la visite...»* Quelques jours auparavant, c'était le cinéaste américain Gus Van Sant qui visitait ce local de 1 000 m² où environ 150 artistes du monde entier travaillent aujourd'hui dans la vingtaine d'ateliers de l'association, bénéficient aussi d'un accompagnement administratif, juridique et psychologique, d'aide à la formation si besoin, et d'une interface avec le réseau culturel français. *«Gus Van Sant voulait voir "le Paris des réfugiés", sans doute pour un projet qu'il prépare. C'est un des acteurs du film Elephant qui lui a parlé du lieu puisqu'il connaît un des cinéastes que nous accompagnons.»* Voilà pour le «point people». C'est qu'il en dit long sur l'essor pris en peu de temps par ce lieu unique en Europe - le seul, à la connaissance des deux fondateurs, à ne pas travailler spécifiquement sur une discipline ou une communauté -, sorte de Babel édifiée au forceps, à l'époque où beaucoup de structures culturelles françaises contemplaient le plus grand mouvement de population de ces soixante-dix dernières années avec l'œil du veau qui tète.

Ariel Cypel et Judith Depaule n'emploieraient peut-être pas cette expression. On les sent suffisamment prudents pour ne pas *«débiter le travail des autres»*, même si, confesse Ariel, *«le secteur est encore trop frileux sur le sujet»*. Eux ne l'étaient pas en 2015 lorsque, encore à la tête de l'espace culturel Confluences, fermé depuis, ils lancent des appels à *«ouvrir les lieux»* culturels aux migrants et organisent le festival *«Péril(s) Syrie»*. A l'époque, s'ils ont peut-être vingt ans d'expérience dans le montage de projets culturels, ils ne possèdent aucune compétence particulière pour identifier les artistes à peine arrivés sur le territoire. Mais qui en avait, il y a encore trois ans ? Ils vont alors chercher les musiciens, les peintres, les danseurs comme ils le peuvent : via le bouche à oreille, ou la cooptation, puis avec l'aide des assos, des ONG. Très vite, les soutiens affluent : la Cité internationale des Arts, pour les résidences, ou l'Onda (Office national de diffusion artistique), qui prête un bureau et organise dès 2016 des *«salons d'artistes en exil»* pour fédérer le réseau. *«Ensuite, grâce à la ville, on s'installait dans ces locaux en avril 2017. A la fin de l'été, les arrivées étaient quotidiennes.»* Le ministère de Culture, à l'époque dirigé par Françoise Nyssen, répond aussi présent : *«C'était une partenaire privilégiée, la seule à s'être distinguée dans ce gouvernement pour ses actions en faveur des migrants, reprennent-ils. Cette époque, pour nous, c'était une tornade joyeuse.»*

«Tornade Joyeuse»

Peu à peu, Ariel Cypel et Judith Depaule, qui rêvent d'ouvrir une annexe à Marseille d'ici trois ans, apprennent à évaluer les besoins des arrivants, en fonction de situations administratives et de bagages artistiques extrêmement diversifiés, à conclure des partenariats avec des organismes de formation - actuellement trois artistes en exil sont formés aux Beaux-Arts de Paris et les étudiants de la Fémis (école de cinéma) formulent un intérêt croissant envers le lieu. Ils apprennent également à clarifier certains quiproquos : *«On doit souvent rappeler que ce ne sont pas des migrants qui font de l'art, mais des artistes en exil. C'est-à-dire des gens qui, parfois, dirigeaient des écoles, donnaient des concerts, certains étaient des stars dans leurs pays, développe Judith Depaule. On ne fait pas faire de l'art aux migrants, on ne fait pas d'action culturelle.»* Selon eux, les programmeurs ou meneurs de projets sont nombreux à solliciter les artistes de l'aa-e *«pour de mauvaises raisons»*. *«On reste extrêmement vigilants face au*

voyeurisme, tranche Ariel Cypel. On y est tout le temps confronté. Les démarches compassionnelles aboutissent souvent à des catastrophes artistiques.» Un artiste en exil aura souvent plus de difficultés à séduire les professionnels s'il ne travaille pas... sur l'exil. On s'attend à ce qu'il monnaie cette histoire. «Bon, on s'aperçoit que le travail est rarement tout à fait déconnecté de ce vécu : certains sont devenus artistes au cours de l'exil et sont très militants. La plupart des femmes de l'atelier font de l'art féministe, certains ont fui leur pays parce qu'ils appartenaient à la communauté LGBT. Il y a souvent un rapport assez puissant à la transgression. Mais ces thèmes ne sont pas toujours littéraires.»

L'occasion de s'en apercevoir, ce mois-ci, s'appelle «Visions d'exil», un festival déployé sur plusieurs lieux franciliens, de la Cité de l'histoire de l'immigration au MAC/Val de Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), de l'Institut du monde arabe au Théâtre-Sénart à Lieusaint (Seine-et-Marne). L'événement durait deux semaines l'an passé, il s'étale désormais sur un mois, avec une enveloppe de partenaires et de soutiens gonflée au double. «*Du coup, ouais, c'est vraiment le rush, tout le monde est au taquet*», constate Ariel Cypel. Il faut par exemple s'activer sur les relations publiques pour mobiliser les associations d'étudiants ou de mineurs isolés, drainer les professionnels de Paris Photo, de la Fiac, des Scènes nationales. Mais aussi coordonner la centaine de bénévoles (beaucoup d'étudiants et de retraités) ou anticiper l'accrochage de gigantesques fresques et portraits de 5 mètres par 5 qui ont été commandés à quelques artistes pour le Palais de la Porte Dorée. Et pendant ce temps, la vie normale de l'atelier doit suivre son cours : Ariel Cypel, par exemple, a rendez-vous dans quelques instants avec Etienne de Ricaud, gérant de Caractères productions, initialement invité à porter un regard extérieur sur les travaux en cours et désormais engagé dans la production de deux films de réalisateurs en exil.

Barrière de la langue

Pendant ce temps, Judith Depaule explique : la majorité des ateliers de la rue des Poissonniers mêlent des artistes de nationalités et de communautés différentes, accueillis après entretien mais sans critère de sélection qualitative - «*elle n'intervient que lorsqu'on programme au festival*». L'atelier dans lequel on entre est réservé à des femmes, «*selon leur souhait*» : on y trouve, entre autres, les dessins de Kubra Khademi,

peintre et performeuse afghane de plus en plus repérée dans le paysage français. Comme elle, ils sont quelques-uns de l'aa-e à cristalliser les regards des programmeurs et des médias : le compositeur d'électro chaâbi Wael Alkak, ou le sculpteur Carlos Lutangu, dont l'atelier est installé, à part, dans les toilettes reconverties en espace de travail : *«La soudure, c'est trop bruyant pour partager un atelier, poursuit Judith Depaule. C'est un artiste qui vient de république démocratique du Congo, et sur lequel la presse a déjà publié des articles. Si bien que, lorsqu'il est passé devant la Cour nationale du droit d'asile, ils ne lui ont parlé que de son travail artistique et de l'atelier. Ce n'est peut-être pas pour rien dans l'obtention des papiers.»*

D'autres, plus nombreux, peuvent à peine rêver d'un tel «happy end». Les artistes spécialistes des danses traditionnelles, par exemple, arrivent sur un marché du spectacle vivant hyperconcurrentiel, explique Thierry Thieû Niang, invité à créer une pièce pour le festival. *«Du coup, ils bénéficient de workshops, de stages, pour essayer de passer des auditions, mais c'est dur. Et il n'y a pas d'engouement pour ce genre de spectacles dans le milieu de la danse, alors que c'est parfois tout ce qui leur reste.»* Mais d'entre toutes, c'est certainement la situation des acteurs la plus délicate, confrontés à la barrière de la langue, puis celle de l'accent. Néanmoins, *«des projets de théâtre en arabe sous-titrés en français commencent à émerger, même s'ils restent rares et que l'ensemble du paysage bouge lentement»*, signalent les deux fondateurs. Puissent-ils donner l'envie à d'autres d'accélérer.

[Ève Beauvallet](#)